

À trois sur le UN

UN PHOTO-REPORTAGE D'ALEXANDRINE KIRMSER, ELSA LAURENT & LAURENT NERZIC

Quand une preneuse d'images rencontre deux preneurs de notes, tous trois égarés dans le labyrinthe construit pendant trois jours à Montreuil sous l'égide des Instants chavirés par l'ensemble UN, cela suggère un photo-reportage très improvisé, foutraque comme son objet.

Toutes les photographies de cet article sont d'Elsa Laurent, les bouts de texte sont d'Alexandrine Kirmsers et Laurent Nerzic. Malgré d'évidents accords, jusqu'au rassemblement final des matériaux, aucun des trois n'aura eu connaissance de ce que faisaient les deux autres.

Nous avons tous en commun d'être différents.

Alexandrine Kirmsers est morte en 2032, en tombant d'un cocotier. C'est con, elle venait juste de finir de payer son crédit immobilier. Sur sa plaque au columbarium du Père Lachaise, elle a demandé qu'on grave sa phrase fétiche, dont elle disait qu'elle lui était revenue en mémoire en juillet 2022, à l'occasion du passage de l'ensemble UN aux Instants chavirés de Montreuil :

Tout le monde est différent – certains plus que d'autres.
Oscar Wilde (apocryphe)

Trois jours de concerts du UN en formation complète ou en solos, duos, trios, quatuors... autant de possibles que de musiciens. Trancher, choisir parmi les multiples possibilités.

Même Jean-François Copé est féministe. Promis, la main sur le cœur, je l'ai entendu s'en gargariser. À l'heure où le *feminism-washing* bat son gros plein de soupe, cesser de récriminer, arrêter le *gna-gna-gna*, en finir avec la réaction : ACTION. Il n'y a pas d'amour, il n'y a que des preuves d'amour (Cocteau). Le UN, c'est 11 femmes et 15 hommes. Peut mieux faire, dites-vous ? Eh bien, faites ! Et vivement qu'on puisse enfin ne plus avoir à en parler.

Vendredi 8 juillet, soir : le UN, épisode 1

Deux pièces, deux approches, deux impressions. Le UN d'abord frontal, plongé dans le noir, un bandeau à l'aplomb, projection d'images perturbées, concassées, d'accidents provoqués. Une énigme du qui fait quoi. Moins on voit, plus on écoute. Répartis aux quatre coins de la scène, les musiciens dans un jeu des questions-réponses. Du Revox au piano, de la guitare à la contrebasse, tous prennent à parts égales possession de la scène pour un horizon commun. L'obscurité affine l'écoute.

Le 1^{er} avril 1923, Georges Méliès donne au Théâtre Berthelot de Montreuil *Les Cloches de Corneville*, opérette en trois actes. Inventer le cinéma coûte cher : Méliès étouffe sous les dettes, et espère les éponger grâce au théâtre (processus qui s'inversera quelques décennies plus tard, avec l'hypertrophique industrialisation du cinéma : on se ruinerait au théâtre, trop irrémédiablement artisanal, et on tournerait un film pour redresser les comptes). Mais les recettes de billetterie n'y suffisent pas : Méliès, prestidigitateur, comédien, entrepreneur de spectacles, créateur du premier studio de cinéma français, réalisateur de quelque 600 films, doit vendre ses propriétés de Montreuil ; dans un accès de colère, il brûle tous les films qui y sont stockés. Un siècle plus tard, le UN ramène le cinéma sur les planches du Théâtre Berthelot. Un cinéma artisanal. C'est « Unkino » : sur l'écran défilent en frise les images d'Étienne Caire et Joyce Lainé, sous l'écran dans la pénombre joue l'ensemble UN. Et l'on se dit qu'avec tant de sources humaines, le UN serait bien capable de revivifier l'histoire de n'importe quel espace qu'on lui demanderait d'investir.

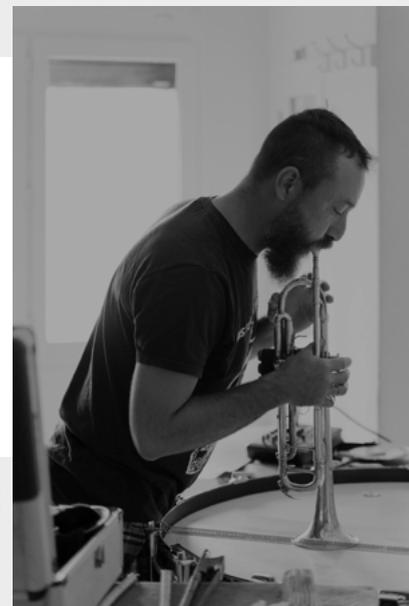
Ce qui importe, sont-ce les unités ou leur somme ? La musique happe, concentrée et furtive. Un concert du UN se débat avec lui-même pour ne pas stagner : chaque personnalité reçoit autant qu'elle donne, faisant circuler musique, images et théâtre comme un courant sans alternance, en flux continu et tendu malgré un drap entre le groupe et le public, des ombres chinoises s'écrasant dessus. Un groupe onirique, absent de l'instant et pourtant survivant en embuscade. Que se trame-t-il derrière ? L'attention s'accroît, le rideau ne se lève pas, nous extirpant ainsi partiellement de notre temporalité.

Même soir, second *set* : le UN n'est plus dans le noir, mais derrière un rideau blanc, eux d'un côté, nous de l'autre. On ne verra des musiciens que des ombres chinoises, volute de contrebasse par-ci, pavillon de saxophone par-là, silhouette furtive d'un côté, divagante de l'autre. Le UN rejoue l'allégorie de la caverne : on ne voit pas le vrai, seulement ses apparences. Et lorsque le rideau se lèvera à la fin, on verra sans doute, mais on comprendra du même coup que l'on n'a pas entendu tout à fait ce que l'on croyait entendre. On verra que la scène était en réalité séparée en deux dans sa profondeur par un autre rideau que l'on ne distinguait pas, et que ce que l'on croyait être la musique du UN, c'était celle de deux sous-ensembles (ce pourquoi la formule s'appelle « Mottes ») séparés par ce rideau, le son de chacun de ces sous-ensembles étant capté par deux micros et envoyé vers deux Revox, qui à leur tour jouaient ensemble. Ce que l'on entendait, ce n'était pas le UN, ni même deux « Mottes », c'en était une troisième, la nôtre exclusivement. Et quand bien même ne le saurait-on pas, on devinera que les deux opérateurs aux Revox (Lionel Marchetti et Jérôme Noetinger) ont quelques heures de vol en commun au compteur, parce qu'on n'y aura entendu que du feu – au sens strict.

Il y avait, en cet éloignement progressif, une figure surannée, jamais identifiable, mais qui berçait soigneusement ce voyage au long cours.

Samedi 9 juillet, après-midi : le UN, épisode 2.1

Le UN envahit la ville. Trois lieux, deux concerts dans chaque. On arrive à la Ruffinerie, association culturelle et sociale de proximité, après le *set* de Benoît Kilian, et on le regrette assez amèrement. Ailleurs dans Montreuil jouent Dominique Regef, Claire Bergerault, Patrick Charbonnier & Michel Mathieu, David Chiesa & Amanda Gardone, qu'on loupera aussi. Jamais d'ailleurs sur ces trois jours le UN, tentaculaire, ne se laissera saisir en totalité. Pas plus que Nina Garcia, qu'on est venue entendre, parce qu'elle réfléchit et donne à réfléchir, toujours... Je me suis souvent demandé en concert si quelque chose de l'état psychique du public (ou d'une partie du public, voire d'une personne de ce public) n'était pas capturé dans le jeu des musiciens. En particulier lors de concerts en solo, et lorsque le public est très resserré. Je me le suis souvent demandé, et parfois j'en ai presque été persuadée. Cet après-midi-là, ce que Nina jouait était à la fois violent et tendre : le désenchantement du monde, la colère du juste, la perte de tous et la vitalité révoltée de tout ce qui ne veut pas mourir... Et à ceux qui railleraient à la « psychologisation », je dirais que je n'envie pas leur bonheur (car c'en est un) de manquer d'esprit. Et que les coupeurs de cheveux en quatre puissance x ne disposent pas davantage du choix d'avoir moins de cerveau, qu'eux de celui d'en avoir plus. Ne pas oublier tout de même que le discrédit jeté depuis quelque 30 ans sur la psychologie, les sentiments, l'esprit - « psychologisation », « pathos », « intellectualisme » - jeté comme les bouses dégoulinantes et noires au blanc visage de Catherine Deneuve dans *Belle de jour*, va de pair avec la survalorisation des instincts de possession, consommation, destruction... Quoi qu'il en soit, en ensemble ou en solo, jamais Nina Garcia ne joue perso, nous sommes avec elle : son jeu est inclusif.



Benoît Kilian à la Ruffinerie, 9 juillet 2022



Nina Garcia à la Ruffinerie, 9 juillet 2022

Entière et ultime, fuyant ses propres gestes pour ne pas les répéter, et vibrant de tout son long de la pointe de ses cheveux, toujours chancelants, à la pointe de ses pieds, une ballerine punk : Nina Garcia. Sa guitare souffre avec elle, hurle à pleins poumons. Elle donne, se donne, s'épuise, s'engouffre dans des chemins escarpés, épineux, vénéreux, mais jamais ne s'égare. Elle récupère ses gestes, les arrête avant qu'ils ne s'accumulent et tient sa musique dans le creux de sa main, gantée de velours et de fer. *Blues décharné*, extirpé d'un nuage de *feedbacks* : une mélodie bouleversante et tire-larmes.

Samedi 9 juillet, soir : le UN, épisode 2.2



Soizic Lebrat aux Instants chavirés, 9 juillet 2022

musique d'orage, de tempête et d'accalmie. Puis, tous les musiciens tapissent les murs des Instants chavirés et à leur manière, d'une ligne continue qui se déroule du sol au plafond, délient une pelote dans laquelle on se surprend à se lover. Bertrand Gauguet souffle de toute sa retenue ne délivrant de son saxophone que le poumon, les cordes d'Aude Romary et Anouck Genthon étirent le temps que Lionel Marchetti et Pascal Battus effilent encore un peu par touches électroniques ou rotatives. La musique s'éteint doucement, comme une lueur au fond des yeux. Enfin, une attaque aux confins du jazz, de l'électronique, et du punk rock. Et le plus punk n'est pas forcément celui que l'on croit. Du cœur à l'ouvrage pour tout bousculer, Jérôme Noetinger bastonne, mais ne s'affaire pas seul. Il faut ainsi voir, dans la lumière d'un discret projecteur, l'archet délabré de Soizic Lebrat rendant grâce sous les assauts répétés de la violoncelliste. Et il faut aussi voir la hargne juvénile et punk de Jean-Luc Petit qui souffle dans sa clarinette contre basse. Les Instants chavirés prennent feu de toutes parts, non sans subtilité, et les musiciens font dans cette entreprise incendiaire un seul et même corps. Une étrange cohérence : chacune des formations, cellules singulières comme concaténées dans un matériau global, presque à l'insu des musiciens. Un tout indestructible que l'on retrouve quelle que soit la formule, une alchimie particulière du plus grand nombre à la simple unité.

Sophie Agnel aux Instants chavirés, 9 juillet 2022



Instants Chavirés. Trois sous-ensembles du UN, trois formations. Il y a ceux que l'on connaît et que l'on reconnaît avec bonheur inchangés (Sophie Agnel par exemple, comme à l'accoutumée vive et puissante) - et ce n'est pas le plus petit des plaisirs offerts par un grand ensemble, il y en a toujours deux ou trois que l'on n'avait jamais entendus, et cela fait du bien. Ainsi de Jean-Luc Petit, clarinettiste, qui m'avait échappé jusqu'à présent, je me demande bien pourquoi, et dont la force et la créativité ce soir-là étaient impressionnantes. Ainsi de Soizic Lebrat, violoncelliste, tout aussi impressionnante de fougue et de liberté, passionaria, dans ce trio avec Jean-Luc Petit donc et Jérôme Noetinger.

Aucune machine ne fonctionne convenablement si tous les rouages ne sont pas en place. Sophie Agnel déchire les tissages ou martèle son piano, répond aux percussions sculpturales de Camille Émaille et à Natacha Muslera, voix insaisissable, élastique ou inquiétante :



Claire Bergerault au Fait Tout, 10 juillet 2022

Dimanche 10 juillet, midi : le UN, épisode 3.1

Éparpillé aux quatre coins du Fait Tout à Montreuil, le UN était multiple, encore. À nouveau, ils jouaient tous ensemble, offrant la possibilité de rendre visite à chacun en naviguant au milieu d'eux. Comme une exposition immersive de tableaux vivants sonores. Une musique aussi intense que lors de la première soirée, avec en point d'orgue, les interventions iconoclastes de Michel Mathieu.



Natacha Muslera au Fait Tout, 10 juillet 2022



Christian Pruvost, Patrick Charbonnier et Jean-Luc Petit au Fait Tout, 10 juillet 2022

Le UN au complet : c'est « Unité nodale ». Le UN dans un jardin. Les uns statiques, et ceux qui le peuvent mobiles, auditeurs comme musiciens et performeur (Michel Mathieu, que dans une autre vie, de comédienne à la fin du précédent millénaire, j'ai connu metteur en scène, à Toulouse). Et ça explose dans tous les coins... Postulat. La musique, l'art en général, voire la majeure partie de nos satanées activités, ça n'est jamais que cela : du brame. Du brame dont on a oublié qu'il en était. L'humanité brame, ne fait rien d'autre que bramer, et ne sait même plus qu'elle brame. Or à les écouter, à les regarder, jouer et vivre, je me dis qu'eux, ils le savent. Collectivement s'en ressouvient. Lorsqu'elle apparaît, l'intelligence collective, tout auréolée de sa force naïve, c'est magie pure (l'art, justement, serait de réussir à perpétuer cette magie). Le UN fait l'esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*.

* *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction* (1885, réédition en 2008 chez Allia), du philosophe et poète libertaire français Jean-Marie Guyau (1854-1888), frère d'esprit de Nietzsche, inspirateur de Bergson et de Kropotkine, auteur également de *L'Art au point de vue sociologique* (1889).



Le UN, "Espace tendu", 10 juillet 2022

« Espace tendu », à l'Ancienne Brasserie Bouchoule. La première de toutes les dialectiques, celle qui est à l'origine de toutes, leur matrice, c'est *l'un et le multiple*. Autrement dit, *soi et les autres*. Tous les philosophes antiques s'y sont colletés, depuis les Présocratiques (ceux d'avant le personnage de fiction créé par son disciple Platon), et particulièrement Parménide, Pythagore, Empédocle, et Héraclite. On pourrait même soutenir que toute philosophie se résume à une théorie de l'un et du multiple, à un effort dialectique pour concilier l'un et le multiple, soi et les autres. Chez Héraclite (VI^e-V^e siècles avant le chef de la secte qui a réussi au-delà de ses propres espérances), l'Un, c'est « ce qui est le même pour tous » (fragment DK 30), et qu'il désigne du mot de *kosmos*, qui en grec ancien veut dire « le monde », mais aussi « la beauté » – ce qui implique que l'idée de beauté, chez les Grecs, était bien moins normative qu'on ne l'imagine, puisqu'elle était le monde. Ce qui est le même pour tous, voilà ce qui est beau, c'est-à-dire également bon et juste. Ce en quoi le UN, peut-être, réalise un petit bout d'utopie. Après tout, qu'est-ce qu'une utopie, sinon un rêve collectivement partagé ? On *veut croire* (mais on n'y arrive que fort peu) que l'utopie dont le UN est porteur gagnera peu à peu du terrain. Sinon à quoi bon ? Turbiner ? C'est-à-dire continuer à participer, chacun à sa petite place, au désastre final ? Plutôt rêver. Et aimer. Les femmes, les hommes, la mer et le vin, les arbres et la musique.



Michel Mathieu, "Espace tendu", Brasserie Bouchoule, 10 juillet 2022



Jérôme Noetinger, "Espace tendu", Brasserie Bouchoule, 10 juillet 2022

Dans un dispositif aussi immense qu'étrange, tous les membres assis les uns à côté des autres comme en une table ronde éventrée où chacun pouvait recevoir. Chaque musicien jouait de son instrument ou de son dispositif seulement pour lui et celui placé immédiatement devant sa table, les sons à peine perceptibles. Un murmure à 24 (ce jour) pistes particulier, personnel, pour un drone lointain, granuleux et accidenté. Une apparition qui se dilate dans une longue résonance avec, une dernière fois, cette évidence : le UN est un multiple de 26 (en tout) personnalités, toutes à suivre, ensemble ou séparément.



Anouck Genthon, "Espace tendu", Brasserie Bouchole, 10 juillet 2022

Le n°1 du UN, chronologiquement, c'est David Chiesa. Mais il n'est pas le patron du UN : d'abord parce que le UN est sans dieu ni maître, et ensuite parce que Chiesa n'ambitionne pas d'être patron - il y insiste, il est musicien. Or d'expérience, on sait qu'une curieuse malédiction pèse sur les initiateurs de projets collectifs : sans doute à cause de l'énorme investissement de temps et d'énergie que nécessite la conduite de tels projets (conduite assumée bénévolement en l'occurrence), on s'imagine volontiers qu'ils ne font plus rien d'autre. David Chiesa, comme chaque membre du UN, existe hors du UN : en solo, en duo (avec Félicie Bazelaire), et dans une myriade de formules scéniques incluant au gré du vent texte (Christophe Tarkos, Bernard Noël), performance (Flore Audebeau, Daniel Strugeon), photographie (Kristof Guez), vidéo (Camille Auburtin), cinéma (Gaëlle Rouard), lumière (Sébastien Perroud, Christophe Cardoen). Le UN, ce n'est pas de la musique, c'est une aventure. Une aventure collective, foisonnant jusqu'à la garde de 26 aventures individuelles.



David Chiesa, "Espace tendu", Brasserie Bouchole, 10 juillet 2022

© Toutes les photos de cet article sont d'Elsa Laurent.